

Un 14 juillet explosif à la peinture rouge et noire

Le Pays basque n'est pas... français

Quel âge avais-je ? L'été 1976, si je calcule bien, je n'avais pas encore 17 ans. Cet été-là, je faisais la saison en tant que «plagiste» chez... je ne me souviens plus chez qui, j'ai oublié depuis longtemps le nom de mes premiers employeurs, mais peu importe, ils sont à la retraite maintenant, depuis des lustres, je pense. Cette année-là, 1976, fut pour moi celle de «La découverte ou l'ignorance», même si ça ne serait que trois ans plus tard que j'achetai le mythique album de Tri Yann. Cette année-là, j'avais commencé à lire le Capital en cachette, sans trop rien y comprendre, je l'avoue, mais l'acquisition au parfum de clandestinité de cette littérature fondamentale correspondît réellement à une prise de conscience, celle de mon appartenance à la classe ouvrière, de ma prise de parti déjà entièrement déterminée pour le camp des opprimés et exploités, le camp des damnés de la terre, le camp de la lutte des classes. Au début de cet été-là, par contre, ma basquitude ne s'était encore jamais concrètement manifesté. Bien sûr, je savais que j'étais basque, parce que mes parents l'étaient, parce que mon père et ma mère, et tous mes oncles et mes tantes, et tous mes cousins aussi parlaient le basque et que, moi, ni aucun de mes frères et sœurs, d'ailleurs, ne le parlions, ni ne le comprenions, ou si peu. Je devais bien, il me semble, me sentir comme appartenant à une collectivité humaine spécifique, différente et en être, quelque part, comme on dit, plutôt fier (le fameux «je suis basque et j'en suis fier» des autocollants exhibés au cul des bagnoles pour ne pas se faire crever les pneus), mais en même temps j'en avais honte, oui, honte, même si j'étais tout à fait incapable de formuler la nature et l'origine de ce sentiment que, plus tard, je nommerais successivement et alternativement, culpabilité ou exclusion, puis, plus tard encore, frustration, et enfin reconquête. C'est vraiment compliqué ces choses-là, les origines, la filiation, on n'est jamais seulement le fils de son père et de sa mère, on est aussi souvent le fils de l'Inconnu ou du Hasard, parfois même on ne l'est plus, on choisit de ne plus l'être, je veux dire... ce qui ne simplifie rien. Cette année-là, le comité central du PCF décidait d'abandonner la notion de «dictature du prolétariat» dans la quasi-indifférence générale tandis qu'au Viêt Nam on célébrait plus ou moins joyeusement la réunification dans la fuite des «boat people». En ce mois de mai 1976, c'est en lisant Libération au fond de la salle du Bali, rue Gambetta, que je fus informé simultanément de la mort d'Ulrike Meinhof dans sa prison de Stuttgart-Stammheim et de la création du FLNC en Corse, alors que j'ignorais encore tout de l'existence d'Iparretarrak et que mon intérêt pour ETA était des plus diffus, voire confus. L'année précédente, en novembre, j'avais bien dû apprendre la mort de Franco sans même savoir où et quand il était né... et constater que certains «Basques» qui prenaient le bus pour l'usine avec moi tous les matins s'en réjouirent. Ah, je ne me souviens plus de son nom, mais je crois bien que ce jour-là il avait amené du champagne. Et que j'en avais peut-être goûté aussi. Pour tenter de partager sa joie à lui qu'on appelait le «Basque», et surtout la joie de certains copains de la CGT à laquelle je n'avais pas encore adhéré : le partage, c'est par-dessus tout ce que je

voulais, partager des choses, des émotions, des luttes (quel sens donnais-je à ce mot à l'époque ?) avec mes camarades ouvriers même si je n'étais encore qu'un apprenti. Déjà, je n'aimais pas le champagne. Venues les vacances, en ce début de mois de juillet, ma conscience écologiste s'éveillait également avec l'affaire de l'«accident industriel» de Seveso, en Italie, considéré à l'époque comme «la plus grande catastrophe depuis Hiroshima» et qui intoxiqua... 193 personnes à la dioxine sans toutefois provoquer aucun décès.



Mais en ce début de saison estivale, passant toutes mes journées sur la plage et mes soirées à «traîner» le plus tard possible, la révolution que je pensais vivre le plus intensément était bien celle de mes phéromones constamment mises en ébullition. Et pourtant, ce matin-là, très tôt, probablement avant 7 heures, la première déflagration se produisit dans ma tête, explosion silencieuse, profonde, définitive. Alors que j'installais les premières toiles de tentes sur la plage, mes pensées flottant encore dans les limbes libidineuses de la sortie de la veille, je découvris, sur le mur de la promenade, une immense inscription à la peinture blanche : LA FRANCE AUX FRANÇAIS. Ce fut ma première très grosse colère intérieure. Le révolté permanent venait de naître, tout du moins le crus-je et l'ai-je cru pendant plus d'une décennie. Un révolté muet encore puisque je ne connaissais personne à qui il me sembla possible d'exprimer mon indignation, mon dégoût absolu, devant qui j'aurais pu m'insurger en escomptant le ou la ou les convaincre de la justesse de ma révolte. Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne songeais absolument pas à m'ouvrir de cette toute nouvelle colère auprès de mes copains et copines. En cette année 1976, mon éventuelle basquitude en construction ou la lutte des classes que je fantasmais se trouvaient sur une toute autre planète, peuplée d'habitants encore entièrement virtuels, tandis que le vrai monde où je travaillais, mangeais, draguais, tapais fort dans le dos des potes et contemplais

l'horizon au travers de mes orteils ouverts, cette planète-là ne pouvait pas entendre la langue des révoltés. Et puis, comment convaincre avec des mots quand soi-même on ne les comprend pas ces mots ? Le midi, en rentrant manger, j'osais interroger ma mère, comme ça, mine de rien, ou alors avais-je inventé un prétexte, sûrement, bref, je lui demandais la traduction de «aux Basques» ou «pour les Basques», en basque. J'avais déjà dû lire quelque part des slogans en basque, je savais dire «Euskadi», «Euskal Herria», «Gora», «Askatu» et quelques autres trucs. Mais pour répondre au «La France aux Français» j'avais besoin du «euskaldunentzat» que m'épela dubitativement ma mère. L'après-midi, au lieu de retourner, comme d'habitude, tout de suite à la plage, mes pas de révolté permanent tout neuf me conduirent jusqu'au sous-sol du Monoprix, je m'en souviens comme si je devais le refaire. J'y dépensai un billet de cent francs pour trois sprays de peinture, grande taille, une rouge et deux noires, ou le contraire, je ne sais plus. Et une blanche, en fait, oui, une blanche, une rouge et une noire. Oui, la peinture blanche c'était pour faire d'abord un grand rectangle censurant l'inscription honnie... C'était comme si c'était déjà fait, dans ma tête tout était bien clair, le plan de mon attaque solitaire très précisément établi. Oui, j'avais même pensé aux gants de latex. Ou peut-être pas, peut-être confonds-je aujourd'hui avec des expéditions nocturnes ultérieures... ça se mélange un peu... Toujours est-il que, mes emplettes terminées et le matériel dissimulé provisoirement dans un recoin du garage, je repris le cours tout à fait ordinaire et estival de mon existence d'adolescent luzien comme les autres. Une jolie brune m'attendait sur le sable, en face de l'escalier de la rue de la République, là où nous nous étions donné rendez-vous. Respectueuse tout autant que discrète, la révolte s'éclipsa de mon esprit pour laisser toute la place aux choses essentielles de la vie, au désir, à l'amour et à la poésie. En l'occurrence, ma muse préférait les jeux de langues aux jeux de mots et moi je n'aurais surtout pas songé à m'en plaindre. Surtout que bien d'autres privautés m'étaient autorisées par la princesse aux cheveux de... euh, aux cheveux noirs, disons, pour faire simple. Tout l'après-midi j'avais scrupuleusement tourné le dos à l'immense graffiti xénophobe. Le plus étonnant est que tout le monde semblait l'ignorer, ne pas le voir. Pour moi ça ne fut pas si difficile que ça, mes yeux s'étant fabriqué avec les seins magnifiques de Rachel la plus belle des paires de lunettes de soleil, d'amour et d'insouciance. Le soir, nous prolongeâmes cette harmonie dans la cécité d'un slow à quatre mains, un slow d'au moins une heure, depuis le toro de fuego jusqu'au fandago final de ce bal du 14 juillet. Il y eut bien évidemment le bain de minuit, et les cigarettes d'après que l'on partage goulûment. Et puis j'ai ramené la princesse sur mon fier destrier (une mobylette bleue que m'avait donnée mon père). Et puis je suis rentré chez moi. Et puis j'ai rangé la mobylette dans le garage en prenant bien garde de ne pas claquer la porte. Et puis je ne suis pas monté me coucher. Et puis la colère est revenue, et puis j'ai lancé l'attaque... la lutte finale était enfin engagée, Euskadi ne tarderait plus à être libéré.

À la plage, ça se passa très exactement comme prévu. Le mur était situé dans une zone non-éclairée, l'idéal, ou presque. Bien sûr, en ouvrant le premier spray de peinture, j'avais dû m'en foutre partout, faut bien apprendre. Et puis il m'avait certainement fallu toute la bombe de blanc pour recouvrir l'inscription provocatrice que j'avais ignorée tout l'après-midi. Et puis à peine la moitié du rouge avait dû suffire pour écrire que «Euskal Herria» c'était «euskaldunentzat» que je le voulais. Alors, donc, il me restait plein de rouge, et puis encore tout le noir que je n'avais même pas entamé. Qu'allais-je en faire ? Pour la première fois de ma vie je sentais l'effet euphorisant de l'adrénaline. J'avais envie de courir, les rues étaient désertes à cette heure, tout du moins celles par lesquelles me fit errer le hasard d'une trajectoire au plus court. Et je me mis à secouer frénétiquement la bombe de peinture noire pour que la grosse bille métallique dilue bien les mots de colère que ma révolte allait vaporiser à larges traits sur le premier beau mur blanc que je rencontrais. «Kapitalismoa ez»,

en lettres quelque peu confuses à l'arrière du Crédit Lyonnais (banque par laquelle transitait la bourse octroyée «généreusement» durant ma formation professionnelle par l'entreprise aéronautique dans laquelle j'étais censé travailler jusqu'à ma retraite), non au capitalisme. Instinctivement, j'avais continué à écrire en basque, comme si, pour moi, il ne pouvait y avoir une autre langue pour faire parler les murs. Alors je fis dire «Turisma ez» à celui de l'office du tourisme. En rouge, histoire d'alterner. Là, en pleine lumière, au pas de course, je gagnais peu à peu en «audace». Mon cœur battait la chamade, j'avais peur, c'est sûr, mais je ne pouvais plus m'arrêter ; tant qu'il me resterait de la peinture pour crier toutes les colères que m'inspiraient les murs muselés de propreté, dans le silence de la nuit, je continuerais mon combat solitaire pour sauver l'humanité. En passant devant l'immeuble de l'EDF, j'eus l'idée



de protester contre le nucléaire, toujours en basque, bien sûr. Sur le mur du lycée Maurice Ravel tout proche, je me solidaraisais avec les «ikastolak» en gestation. Et puis, et puis, et puis je n'étais plus qu'à quelques dizaines de mètres de la maison. La prudence me commandait de rentrer en prenant bien garde de ne pas me faire voir au travers du grillage par les CRS en cantonnement estival. Garés tout autour du terrain de sport, j'apercevais une dizaine de véhicules de police, mais pas la moindre silhouette vivante ; la tentation était forte de conclure par une charge héroïque ma première bataille. Il y avait deux piliers bien blancs à la porte d'entrée secondaire, rue de la Nivelle. Deux piliers pour deux mots à inscrire verticalement en se dissimulant en même temps, deux piliers de la largeur d'un homme, deux piliers très exactement à la dimension de l'homme que je voulais être. Je fis le tour du lycée. «Policia» sur le pilier de gauche, «kamporat» sur l'autre. Cela me prit quelques secondes pour devenir le héros que personne ne pourrait jamais identifier, le héros ignoré d'une révolution ignorée. Juste le souffle du spray de peinture noire dans la torpeur retrouvée d'une nuit luzienne qui avait célébré la nation française contre mon gré. Jusqu'à la dernière goutte, je me figurais avoir gravé ma révolte sur tous les murs des hommes, je me sentis ainsi engagé à jamais dans ma destinée d'homme parmi les hommes, de Basque en Pays basque. Et juste quand je tournai les talons, une main se posa lourdement sur mon épaule.

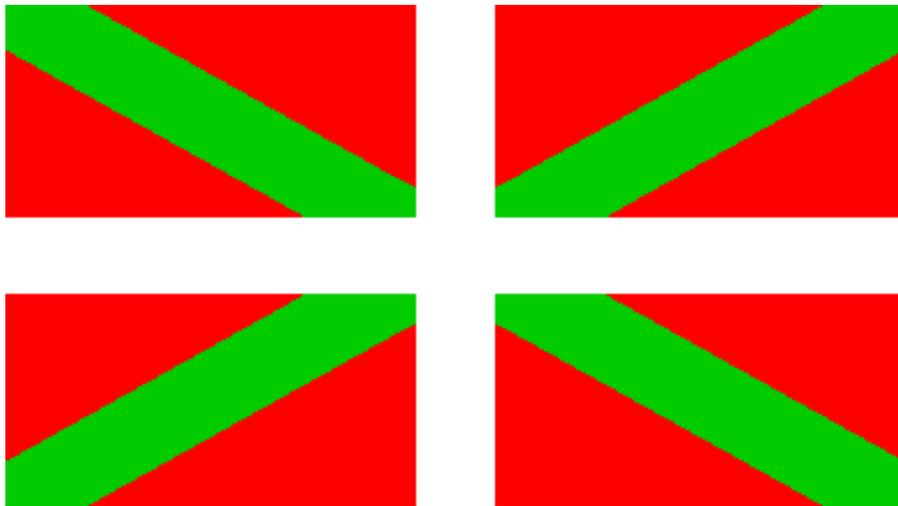
C'était la sentinelle, la silhouette noire que je n'avais su distinguer dans l'obscurité. Je me retournai vivement, en sursautant, sûrement, c'était compréhensible. Le CRS me faisait face, grand, sûrement, je ne me souviens plus, derrière lui, les piliers plus tout blancs. Il me demanda mes papiers, ce que je foutais là à cette heure, d'où je venais, où j'allais. Je compris tout de suite qu'il n'avait pas vu ce que je faisais, qu'il n'avait pas vu les inscriptions, alors je lui tendis ma carte d'identité en tentant de dissimuler au mieux ma frayeur. Et puis tout s'est emballé, il m'a rendu mes papiers, je me suis retourné, j'ai commencé à marcher lentement vers un coin d'ombre, dans mon dos je l'ai entendu parler avec un collègue, j'ai accéléré jusqu'à me mettre à courir derrière une haie qui me dissimulait à leurs regards, et puis je suis entré au hasard dans un immeuble, j'ai grimpé les escaliers quatre à quatre, jusqu'au dernier étage, et puis j'ai regardé par une fenêtre qui donnait sur l'arrière du lycée, sur les deux piliers auxquels j'avais intimé l'ordre de chasser la police. Les deux policiers parlaient fort, depuis mon refuge je les entendais distinctement, ils m'insultaient, cherchaient partout, couraient dans un sens, dans l'autre, revenaient face aux piliers céphalophobes, s'exclamaient, l'un affirmait que je ne pouvais pas être seul, que j'avais forcément un complice, et l'autre répondait que ce n'était pas grave, que de toutes façons ils m'auraient, il avait noté mon adresse, ce n'était pas loin, là, juste à deux pas, dans le quartier... D'un coup je me suis senti fait comme un rat. Le héros anonyme, ne se sentait subitement plus si héros que ça et surtout plus du tout anonyme. Bref, craignant au-delà de tout que la police réveille mes parents, je me suis rendu et j'eus probablement raison car, quand j'arrivai devant le domicile familial, une voiture de police m'y attendait... La suite et la conclusion de ma première bataille que je ne me résoudrais jamais à considérer comme une défaite ? Évidemment une garde-à-vue, avec tout ce que cela comprend d'apprentissage essentiel pour un militant --de simples détails de l'histoire--, et puis surtout un secret que j'ai longtemps voulu garder sur le côté ridicule et si personnel de cette «aventure». Mon jeune âge m'aura très certainement été une protection face aux rigueurs du bras séculier ; les flics se seront contentés de me faire bien peur, tout du moins c'est ce qu'ils ont essayé durant des heures et des heures avec des armes d'intimidations et de chantages divers que, depuis, j'ai eu maintes fois l'occasion de reconnaître...

Je ne me souviens plus comment cela s'était passé avec mes patrons ce jour-là. Peut-être était-ce un jour de repos pour moi ? Je ne crois pas. Il me semble bien que j'étais censé travailler tous les jours durant cette saison-là, sauf s'il pleuvait vraiment fort et toute la journée, bien

évidemment. Malgré la pénibilité du montage des tentes tous les matins et leur tout aussi éreintant démontage le soir, j'aimais beaucoup ce travail de «plagiste», mais j'aimais bien aussi ces quelques trop rares matinées d'averses, le sable mouillé sous mes pieds, les baignades solitaires dans les vagues sous la pluie et puis ces heures de vacuité sociale et de plénitude sensuelle durant lesquelles je retrouvais mais si douces somnolences de l'enfance... Avait-il plu ce matin-là ? Je suis à peu près certain que non. Ma mémoire semble avoir définitivement détruit la page de cette journée du 15 juillet 1976, depuis ma sortie du commissariat de St Jean de Luz qui était encore, à l'époque, situé rue Sopite. Et puis les quelques pages suivantes, aussi, elles se sont consumées dans ce même incendie traumatique. Je n'ai pas souvenir d'avoir entendu le moindre reproche d'absence injustifiée de la part de mes employeurs, ni aucun commentaire d'aucune sorte. M'avaient-ils vu, m'avaient-ils reconnu alors que, menotté à l'arrière d'une voiture de patrouille, la cavalerie des Nordistes esclavagistes et impérialistes me faisait faire le tour de ville afin de me convaincre d'assumer tous les graffiti rouges et noirs qu'ils attribuaient à mon «commando» de la nuit ? Ils m'exhibèrent ainsi en indien humilié, indien bafoué mais indien libéré avant midi... devant tous les miens, les autres indiens de la réserve touristique qui refusèrent ostensiblement de me voir, de me reconnaître comme le héros anonyme que j'étais devenu. Et mes parents, le plus extraordinaire, mes parents, ma mère surtout, je suis convaincu qu'elle ignore tout de mon attaque du Fort des Français. Elle ignore que, cette nuit-là, je n'avais pas connu mon lit ; elle ignore que, ce jour-là, je n'étais pas allé travailler ; en fait, elle continua d'ignorer les plumes de résistant qui me poussaient dessous le crâne.

J'avais donc «avoué» le «policia kamporat» mais nié tout le reste en bloc. Nié aussi connaître quiconque parmi les indiens barbus échappés de leurs réserves sous le joug d'une Espagne transitionnelle. Je ne mentis pas sur ce sujet. Tout comme je ne mentais pas quand je persistai à affirmer que personne ne m'avait accompagné pour mes travaux de peinture nocturnes, de toute évidence signés par un néophyte. Je n'eus pas non plus à mentir pour l'inscription sur la plage. Même pas besoin de nier, la police n'avait pas davantage eu connaissance de mon graffiti en basque que de la sous-couche réalisée par ceux qui étaient désormais mes ennemis déclarés. C'était comme si personne ne l'avait vue, avant que je ne l'efface, je veux dire, l'inscription fascisante et raciste, avant que je ne la recouvre de peinture blanche, avant qu'une seconde couche de peinture rouge ne clame silencieusement, à la face de l'océan atlantique, la déclaration liminaire de ma basquitude, en trois mots définitifs : euskal herria euskaldunentzat, et je ne savais même pas encore si les Basques voulaient d'un Pays basque... D'ailleurs, en plein mois de juillet, sur la grande plage de St Jean de Luz, en 1976, les Basques étions déjà largement minoritaires... En fait, il m'aura fallu beaucoup d'années pour que je commence à me poser cette question qui désormais me taraude, cette question de la délégation dans la lutte ou dans la révolte, cette révolte incompréhensible pour toutes les majorités chuchotantes, cette lutte qui, principalement, ne libère que celui qui choisit délibérément de s'y engager, cette délégation autoproclamée et toujours présomptueuse quand elle n'est pas imposture. Dans le marbre des constitutions, la révolte des peuples serait légitime ; mais que connaît du peuple, de son propre peuple, un garçon de dix-sept ans amputé de sa propre langue maternelle ? Peut-on imaginer une légitimité à se révolter pour un peuple qui n'a pas d'existence constitutionnelle ? Oui, bien sûr, surtout si on n'a même pas encore dix-sept ans et que la basquitude exprime en l'occurrence toute l'ouverture d'un projet de société encore à écrire face à tous les ostracismes contenus dans ces mots de fermeture d'un nationalisme français auquel je venais de déclarer la guerre. One poor lonesome indian, j'éprouvais une telle honte face aux provocations, aux moqueries, tout ce mépris et déjà cette haine affichés par le flic basque de service ! Devant ses collègues tout aussi méprisants à mon égard, il s'était adressé à moi en langue basque afin de m'humilier, de

me tourner totalement en ridicule moi qui me pensais un résistant, un gudari --je ne connaissais même pas encore le mot--, un combattant basque, mais qui ne parlait ni ne comprenait le basque. At-il même besoin de se poser les bonnes questions, cet homme en construction, à l'âge où seules les réponses importent ? Quand on en est au stade de «la découverte ou l'ignorance», les réponses sont forcément individuelles. Personnelles. Individuelles mais forcément plurielles. Et qu'importent les contradictions, l'essentiel étant l'affirmation, l'affirmation du soi, l'affirmation du moi. Ma réponse au nationalisme français haineux et xénophobe, ce fut l'affirmation de mon patriotisme basque, et vice versa. J'avais eu besoin de l'écrire en lettres de un mètre de haut au vu et au su de l'humanité subjuguée par mon courage, mais cette réponse je ne pouvais l'enfermer, la cloisonner dans une proclamation exclusivement patriotique, il me fallait tout dire, tout dire à la fois, tout inclure, tout dire de mes espoirs et de mes colères, crier en noir et rouge mon refus d'une société d'inégalités, de misère, d'injustices, d'irresponsabilité écologique, ma condamnation d'une société capitaliste qui pervertit tout, qui détruit tout, et puis crier aussi à la peinture cet amour pour Rachel et mon désir pour ses seins si blancs. Maite zaitut, avais-je écrit, sur le mur d'enceinte de sa maison, je t'aime...



Le 15 juillet 1976, j'étais amoureux de la plus jolie serveuse de la rue de la République et le monde entier aurait dû le savoir avant que je n'ose le lui dire à l'oreille. Alors, comme la planète toute entière était à l'écoute de mon amour ce jour-là, ma déclaration, je l'ai faite en basque, parce que nous étions à St Jean de Luz, que St Jean de Luz est en Pays basque, et que le Pays basque est un pays, un vrai pays qui n'est ni français...

...Ni espagnol !